

**CORPUS de l'Epreuve Anticipée de Français
1S**

OBJET D'ÉTUDE :

LE PERSONNAGE DE ROMAN DU XVIIÈME À NOS JOURS

2 GROUPEMENTS DE TEXTES :

GT 1 : héros ou anti-héros?

A – Rabelais, *Gargantua*, 1534.

B – Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, 1839.

C – Italo Calvino, *Le Chevalier inexistant*, 1959.

Doc A : *Gargantua*, Rabelais, chap.XXVII, XVI^e s.

Gargantua est un roman épique qui met en scène sur un ton bouffon et parodique, des géants et relate l'apprentissage de la vie du héros éponyme: Gargantua. Fils de Grandgousier, il connaît une éducation assez libre avant de partir pour Paris, où il reçoit une éducation humaniste. Dans le chapitre XXVII, il porte secours à son père dont les terres et l'abbaye sont menacés par Picrochole. Le moine Jean des Entommeures défend ici, avec hardiesse, le royaume de Grandgousier contre les assaillants.

1

Ce disant, il mit bas son grand habit et se saisit du bâton de la croix qui était en cœur de cormier*, aussi long qu'une lance, remplissant bien la main et quelque peu semé de fleurs de lys, presque toutes effacées. Il sortit de la sorte, dans son beau sarrau*, avec son bâton de croix, mit son froc* en écharpe et frappa brutalement sur les ennemis qui vengeaient à travers le clos, sans ordre, sans enseigne, sans trompette ni tambour : en effet, les porte-drapeau et les porte-enseigne avaient laissé leurs drapeaux et leurs enseignes le long des murs, les tambours avaient défoncé leurs caisses d'un côté pour les emplir de raisins, les trompettes étaient chargés de pampres, chacun faisait relâche. Il les cogna donc si vertement, sans crier gare, qu'il les culbutait comme porcs, en frappant à tort et à travers, comme les anciens escrimeurs.

5

10

Aux uns, il écrabouillait la cervelle, à d'autres, il brisait bras et jambes, à d'autres, il démettait les vertèbres du cou, à d'autres, il disloquait les reins, effondrait le nez, pochait les yeux, fendait les mâchoires, enfonçait les dents dans la gueule, défonçait les omoplates, meurtrissait les jambes, déboîtait les fémurs, émiettait les os des membres.

15

Si l'un d'eux cherchait à se cacher au plus épais des ceps, il lui froissait toute l'arête du dos et lui cassait les reins comme un chien.

Si un autre voulait se sauver en fuyant, il lui faisait voler la tête en morceaux en le frappant à la suture occipito-pariétale*.

20

Si un autre montait à un arbre, croyant y être en sécurité, avec son bâton il l'empalait par le fondement.

Si quelque ancienne connaissance lui criait :

« Ah ! Frère Jean, mon ami, Frère Jean, je me rends !

- Tu y es bien forcé, disait-il, mais tu rendras en même temps ton âme à tous les diables !»

25

Et sans attendre, il lui assenait une volée de coups. Et si quelqu'un se trouvait suffisamment épris de témérité pour vouloir lui résister en face, c'est alors qu'il montrait la force de ses muscles, car il lui transperçait la poitrine à travers le médiastin* et le cœur. A d'autres, qu'il frappait au défaut des côtes, il retournait l'estomac et ils en mouraient sur le champ. A d'autres, il crevait si violemment le nombril, qu'il leur en faisait sortir les tripes. A d'autres, il perçait le boyau du cul à travers les couilles. Croyez bien que c'était le plus horrible spectacle qu'on ait jamais vu.

* Cormier : sorbier (bois très dur).

* Sarrau : casaque, habit porté sur l'armure.

* Froc : habit des moines.

* Suture occipito-pariétale : partie du crâne.

* Médiastin: partie du thorax

DOC B : La Chartreuse de Parme, Stendhal, XIX^e s.

Au début de La Chartreuse de Parme, Fabrice del Dongo, jeune Milanais fasciné par l'Empereur, a décidé de suivre l'armée impériale pour réaliser ses rêves de grandeur et d'aventures. Il se glisse parmi les hussards* français durant la bataille de Waterloo, le 18 juin 1815.

1 Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop ; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

5 - Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

10 - Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec! lui cria le maréchal des logis*. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes*. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière*, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin:

20 - Quel est-il ce général qui *gourmande**son voisin?

- Pardi, c'est le maréchal !

- Quel maréchal ?

- Le maréchal Ney*, bêta! Ah çà! où as-tu servi jusqu'ici?

25 Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova*, le brave des braves.

30 Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui: c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles; il voulait suivre les autres: le sang coulait dans la boue.

35 Ah ! m'y voilà donc enfin au feu! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

40

Partie I, chap 3 (extrait)

* Hussards : cavaliers.

* Maréchal des logis : grade de sous-officier de cavalerie

* Lorgnettes : lunettes d'observation grossissantes, ancêtres des jumelles.

* Geôlière : ici, femme que Fabrice a rencontrée sur le champ de bataille et qui s'occupe du ravitaillement.

* Gourmande : gronde.

* Maréchal Ney: gradé de l'armée napoléonienne, remarqué pour ses mérites dès les guerres de la Révolution française.

* Prince de la Moskova : titre princier du maréchal Ney faisant référence au fleuve traversant Moscou. Cette périphrase rappelle aussi la campagne napoléonienne en Russie

DOC C : Le Chevalier inexistant, Italo calvino, XXè s.

Le jeune chevalier Raimbaut a rejoint l'armée de Charlemagne en guerre contre les Sarrasins pour venger son père , tué jadis par l'émir Izoard. Il croit avoir reconnu ce dernier au cœur de la bataille...

- 1 Raimbaut se jeta sur lui . Mais , tandis que déjà ils croisaient le fer , un doute lui vint : ce gaillard était-il vraiment Izoard ? Sa combativité s'en trouva quelque peu amoindrie . Alors, il s'appliqua à cogner de toutes ses forces , mais plus il cognait , moins il se sentait sûr de l'identité de son adversaire.
- 5 Cette incertitude n'eût pas manqué de lui être fatale. Le Maure le pressait de Bottes* toujours plus rapprochées, quand il se fit soudain , à côté d'eux , un grand tumulte. Un officier mahométan était coincé au plus épais de la mêlée ; tout à coup , il lança un appel. Aussitôt l'adversaire de Raimbaut leva son écu comme pour demander une trêve , et poussa un cri en réponse.
- 10 - Qu'a-t-il dit ? demanda Raimbaut à l'interprète.
- Il a dit « Oui , émire Izoard , tout de suite , je t'apporte tes bésicles*! »
- Ah ! donc ça n'est pas lui !
- je suis , expliqua le Sarrasin , le porte-bésicles de l'émire Izoard. Ces bésicles , instrument encore ignoré de vous autres , roumis* , sont des sortes de verres qui redressent la vue.
- 15 Izoard, qui l'a très basse , est contraint d'en porter dans les batailles ; seulement fragiles comme elles sont , à chaque rencontre , il m'en bousille une paire : j'ai pour mission de lui en fournir d'autres. Donc, s'il vous plaît , arrêtons là notre duel : sans cela , l'émire est tellement myope qu'il ne s'en sortira pas !
- Ah ! Ah ! le porte-bésicles! rugit Raimbaut qui se demandait si , de rage il allait l'étriper, ou s'il ne devrait pas plutôt foncer sur le véritable Izoard. Mais le beau fait d'armes , d'aller combattre avec un adversaire qui n'y voit goutte !
- 20 - Il faut me laisser aller, messire, insista l'homme aux bésicles, car le règlement de la bataille spécifie qu'Izoard doit demeurer en bonne santé ; or, s'il n'a pas ses lunettes, le pauvre, il est perdu !
- 25 Et il brandissait les précieux verres, en criant bien fort :
- Voilà, voilà, elles arrivent, tes bésicles !
- Non ! gronda Raimbaut, et il abattit son épée sur ces bouts de verre, les brisant en mille morceaux.
A l'instant même, comme si le fracas des lunettes volant en éclats eût été pour lui le signe qu'il était fichu, Izoard alla tout droit s'embrocher sur une lance chrétienne.
- 30 - Désormais, conclut le porte-bésicles, ses yeux n'ont plus besoin de mes verres pour contempler les houris* du prophète.
Il éperonna son cheval, et s'en fut.
Le cadavre de l'émire Izoard, dégringolé de la selle, resta accroché par les jambes aux étriers, et le cheval, le traînant derrière lui, l'amena jusqu'aux pieds de Raimbaut.
- 35 Le jeune homme n'en revenait pas de voir Izoard mort, là, par terre; des impressions contradictoires l'agitaient: à la joie de pouvoir enfin se dire qu'il avait vengé le meurtre de son père, se mêlait un doute: cette façon d'exécuter un émire en lui faisant voler en éclats ses bésicles représentait-elle une réparation adéquate?

* Bottes : Coups d'épées.

* Bésicles : Lunettes.

* Roumis : Nom que les musulmans donnent aux chrétiens.

* Houris : Les vierges du paradis d'Allah promises au musulman fidèle

GT 2 : La demande en mariage

D – Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678.

E – Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, 1888.

F – Albert Camus, *L'Étranger*, 1942.

DOC D: *La Princesse de Clèves*, Madame de Lafayette, XVII^e s.

L'histoire se passe à Paris dans le milieu de la cour, au XVI^e siècle, sous le règne d'Henri II. Mlle de Chartres accepte de devenir l'épouse de M. de Clèves, amoureux éperdu de la jeune fille sortie du couvent, bien qu'elle ne partage pas sa passion. Elle découvrira ce sentiment lors de sa rencontre du duc de Nemours. Roman écrit par Madame de Lafayette au XVII^e, qualifié de premier roman psychologique.

- 1 Personne n'osait plus penser à Mlle de Chartres, par la crainte de déplaire au roi ou par la pensée de ne pas réussir auprès d'une personne qui avait espéré un prince du sang. M. de Clèves ne fut retenu par aucune de ces considérations. La mort du duc de Nevers, son père, qui arriva alors, le mit dans une entière liberté de suivre son inclination* et, sitôt que le temps
- 5 de la bienséance du deuil fut passé, il ne songea plus qu'aux moyens d'épouser Mlle de Chartres. Il se trouvait heureux d'en faire la proposition dans un temps où ce qui s'était passé avait éloigné les autres partis et où il était quasi assuré qu'on ne la lui refuserait pas. Ce qui troublait sa joie, était la crainte de ne pas lui être agréable, et il eût préféré le bonheur de lui plaire à la certitude de l'épouser sans en être aimé.
- 10 Le chevalier de Guise* lui avait donné quelque sorte de jalousie ; mais comme elle était plutôt fondée sur le mérite de ce prince que sur aucune des actions de Mlle de Chartres, il songea seulement à tâcher de découvrir s'il était assez heureux pour qu'elle approuvât la pensée qu'il avait pour elle. Il ne la voyait que chez les reines* ou aux assemblées ; il était difficile d'avoir une conversation particulière. Il en trouva pourtant les moyens et lui parla de son
- 15 dessein et de sa passion avec tout le respect imaginable ; il la pressa de lui faire connaître quels étaient les sentiments qu'elle avait pour lui et il lui dit que ceux qu'il avait pour elle étaient d'une nature qui le rendrait éternellement malheureux si elle n'obéissait que par devoir aux volontés de madame sa mère.
- 20 Comme Mlle de Chartres avait le cœur très noble et très bien fait, elle fut véritablement touchée de reconnaissance du procédé du prince de Clèves. Cette reconnaissance donna à ses réponses et à ses paroles un certain air de douceur qui suffisait pour donner de l'espérance à un homme aussi éperdument amoureux que l'était ce prince ; de sorte qu'il se flatta d'une partie de ce qu'il souhaitait.
- 25 Elle rendit compte à sa mère de cette conversation, et Mme de Chartres lui dit qu'il y avait tant de grandeur et de bonnes qualités dans M. de Clèves et qu'il faisait paraître tant de sagesse pour son âge que, si elle sentait son inclination portée à l'épouser, elle y consentirait avec joie. Mlle de Chartres répondit qu'elle lui remarquait les mêmes bonnes qualités ; qu'elle l'épouserait même avec moins de répugnance qu'un autre, mais qu'elle n'avait aucune inclination particulière pour sa personne.
- 30 Dès le lendemain, ce prince fit parler à Mme de Chartres ; elle reçut la proposition qu'on lui faisait et elle ne craignit point de donner à sa fille un mari qu'elle ne pût aimer en lui donnant le prince de Clèves. Les articles* furent conclus ; on parla au roi, et ce mariage fut su de tout le monde.

* Inclination : penchant, désir.

* De Guise est tombé amoureux de Mlle de Chartres peu après son ami de Clèves, dont il est ainsi devenu un rival.

* Il s'agit de la femme du roi (Catherine de Médicis), de la favorite du roi (Diane de Poitiers), de la sœur du roi et de l'épouse du fils du roi.

* Articles : écrits officiels faisant office de contrat.

DOC E : *Pierre et Jean, Guy de Maupassant, XIX^e s. (chap VI extrait)*

Monsieur et madame Roland sont des bourgeois aisés du XIX^e siècle. Avec leurs deux fils, Pierre et Jean, ils vont passer une journée en compagnie d'une amie de la famille, madame Rosémilly, sur une plage de Normandie. Jean, le frère cadet, qui se prépare à vingt-cinq ans à devenir avocat, parvient à s'isoler du groupe avec madame Rosémilly, jeune veuve de vingt-deux ans. Ils essaient tous deux de pêcher des crustacés entre les rochers. Madame Rosémilly, « adroite et rusée », vient justement d'en attraper plusieurs.

- 1 Jean maintenant ne trouvait rien, mais il la suivait pas à pas, la frôlait, se penchait sur elle, simulait un grand désespoir de sa maladresse, voulait apprendre.
– Oh ! montrez-moi, disait-il, montrez-moi !
- Puis, comme leurs deux visages se reflétaient, l'un contre l'autre, dans l'eau si claire dont les plantes
5 noires du fond faisaient une glace limpide, Jean souriait à cette tête voisine qui le regardait d'en bas, et parfois, du bout des doigts, lui jetait un baiser qui semblait tomber dessus.
– Ah ! que vous êtes ennuyeux, disait la jeune femme ; mon cher, il ne faut jamais faire deux choses à la fois.
Il répondit :
- 10 – Je n'en fais qu'une. / Je vous aime.
Elle se redressa, et d'un ton sérieux :
– Voyons, qu'est-ce qui vous prend depuis dix minutes, avez-vous perdu la tête ?
– Non je n'ai pas perdu la tête. Je vous aime, et j'ose, enfin, vous le dire.
- 15 Ils étaient debout maintenant dans la mare salée qui les mouillait jusqu'aux mollets, et les mains ruisselantes appuyées sur leurs filets, ils se regardaient au fond des yeux.
Elle reprit, d'un ton plaisant et contrarié :
– Que vous êtes malavisé de me parler de ça en ce moment ! Ne pouviez-vous attendre un autre jour et ne pas me gâter ma pêche ?
Il murmura :
- 20 – Pardon, mais je ne pouvais plus me taire. Je vous aime depuis longtemps. Aujourd'hui, vous m'avez grisé à me faire perdre la raison.
Alors, tout à coup, elle sembla en prendre son parti, se résigner à parler d'affaires et à renoncer aux plaisirs.
– Asseyons-nous sur ce rocher, dit-elle, nous pourrions causer tranquillement.
- 25 Ils grimperent sur un roc un peu haut, et lorsqu'ils y furent installés côte à côte, les pieds pendants, en plein soleil, elle reprit :
– Mon cher ami, vous n'êtes plus un enfant et je ne suis pas une jeune fille. Nous savons fort bien l'un et l'autre de quoi il s'agit, et nous pouvons peser toutes les conséquences de nos actes. Si vous vous décidez aujourd'hui à me déclarer votre amour, je suppose naturellement que vous désirez m'épouser.
- 30 Il ne s'attendait guère à cet exposé net de la situation, et il répondit naïvement :
– Mais oui.
– En avez-vous parlé à votre père et à votre mère ?
– Non, je voulais savoir si vous m'accepteriez.
Elle lui tendit sa main encore mouillée, et comme il y mettait la sienne avec élan :
- 35 – Moi, je veux bien, dit-elle. Je vous crois bon et loyal. Mais n'oubliez point que je ne voudrais pas déplaire à vos parents.
– Oh ! pensez-vous que ma mère n'a rien prévu et qu'elle vous aimerait comme elle vous aime si elle ne désirait pas un mariage entre nous ?
– C'est vrai, je suis un peu troublée.
- 40 Ils se turent. Et il s'étonnait, lui, au contraire, qu'elle fût si peu troublée, si raisonnable. Il s'attendait à des gentillesses galantes, à des refus qui disent oui, à toute une coquette comédie d'amour mêlée à la pêche, dans le clapotement de l'eau ! Et c'était fini, il se sentait lié, marié, en vingt paroles. Ils n'avaient plus rien à se dire puisqu'ils étaient d'accord et ils demeuraient maintenant un peu embarrassés tous
45 deux de ce qui s'était passé, si vite, entre eux, un peu confus même, n'osant plus parler, n'osant plus pêcher, ne sachant que faire.

DOC F (Extrait 2 de l'étude de l'oeuvre intégrale) :
L'Étranger, Albert Camus, XX^e s.

L'histoire se déroule dans la première moitié du XX^e siècle. Le narrateur, Meursault, vit et travaille à Alger. Le lendemain de l'enterrement de sa mère, il rencontre Marie Cardona, une ancienne collègue de bureau, et passe la nuit avec elle. Au chapitre v de la première partie, il ne la connaît que depuis une dizaine de jours.

1 Le soir, Marie est venue me chercher* et m'a demandé si je voulais me marier avec elle. J'ai dit que cela m'était égal et que nous pourrions le faire si elle le voulait. Elle a voulu savoir alors si je l'aimais. J'ai répondu comme je l'avais déjà fait une fois*, que cela ne signifiait rien mais que sans doute je ne l'aimais pas. « Pourquoi m'épouser alors ? » a-t-elle
5 dit. Je lui ai expliqué que cela n'avait aucune importance et que si elle le désirait, nous pouvions nous marier. D'ailleurs c'était elle qui le demandait et moi je me contentais de dire oui. Elle a observé alors que le mariage était une chose grave. J'ai répondu : « Non. » Elle s'est tue un moment et elle m'a regardé en silence. Puis elle a parlé. Elle voulait simplement savoir si j'aurais accepté la même proposition venant d'une autre femme, à qui je serais
10 attaché de la même façon. J'ai dit : « Naturellement. » Elle s'est demandé alors si elle m'aimait et moi, je ne pouvais rien savoir sur ce point. Après un autre moment de silence, elle a murmuré que j'étais bizarre, qu'elle m'aimait sans doute à cause de cela mais que peut-être un jour je la dégoûterais pour les mêmes raisons. Comme je me taisais, n'ayant rien à ajouter, elle m'a pris le bras en souriant et elle a déclaré qu'elle voulait se marier avec moi.
15 J'ai répondu que nous le ferions dès qu'elle le voudrait. Je lui ai parlé alors de la proposition du patron* et Marie m'a dit qu'elle aimerait connaître Paris. Je lui ai appris que j'y avais vécu dans un temps et elle m'a demandé comment c'était. Je lui ai dit : « C'est sale. Il y a des pigeons et des cours noires. Les gens ont la peau blanche. »
20 Puis nous avons marché et traversé la ville par ses grandes rues. Les femmes étaient belles et j'ai demandé à Marie si elle le remarquait. Elle m'a dit que oui et qu'elle me comprenait. Pendant un moment, nous n'avons plus parlé. Je voulais cependant qu'elle reste avec moi et je lui ai dit que nous pouvions dîner ensemble chez Céleste. Elle en avait bien envie, mais elle avait à faire. Nous étions près de chez moi et je lui ai dit au revoir. Elle m'a regardé :
25 « Tu ne veux pas savoir ce que j'ai à faire ? » Je voulais bien le savoir, mais je n'y avais pas pensé et c'est ce qu'elle avait l'air de me reprocher. Alors, devant mon air empêtré, elle a encore ri et elle a eu vers moi un mouvement de tout le corps pour me tendre sa bouche.

L'Etranger, I-5, Albert Camus, Gallimard, 1942

* Marie est venue chercher Meursault sur son lieu de travail.
* Elle lui a posé la même question le samedi précédent, après une journée à la plage
* Son patron lui a proposé le matin même un poste à Paris.

EXTRAIT 1: Incipit

1	Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.
5	L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera
10	sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.
15	J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.
20	J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler.
	<i>L'Etranger</i> , Incipit I-1, Albert Camus, 1942

EXTRAIT 3: le meurtre de l'Arabe

1	J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des
5	gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. A cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarasserais pas du soleil
10	en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a
15	recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir
20	du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.
	<i>L'Etranger</i> , I-6, Albert Camus, 1942

EXTRAIT 4: Explicit

1	Alors, je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose qui a crevé en moi. Je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté et je lui ai dit de ne pas prier. Je l'avais pris par le collet de sa soutane. Je déversais sur lui tout le fond de mon cœur avec des bondissements mêlés de joie et de colère. Il avait l'air si certain, n'est-ce pas ? Pourtant, aucune de ses certitudes ne
5	valait un cheveu de femme. Il n'était même pas sûr d'être en vie puisqu'il vivait comme un mort. Moi, j'avais l'air d'avoir les mains vides. Mais j'étais sûr de moi, sûr de tout, plus sûr que lui, sur de ma vie et de cette mort qui allait venir. Oui, je n'avais que cela. Mais du moins, je tenais cette vérité autant qu'elle me tenait. J'avais eu raison, j'avais encore raison, j'avais toujours raison. J'avais vécu de telle façon et j'aurais pu vivre de telle autre. J'avais
10	fait ceci et je n'avais pas fait cela. Je n'avais pas fait telle chose alors que j'avais fait cette autre. Et après ? / C'était comme si j'avais attendu pendant tout le temps cette minute et cette petite aube où je serais justifié. Rien, rien n'avait d'importance et je savais bien pourquoi. Lui aussi savait pourquoi. Du fond de mon avenir, pendant toute cette vie absurde que j'avais menée, un souffle obscur remontait vers moi à travers des années qui n'étaient
15	pas encore venues et ce souffle égalisait sur son passage tout ce qu'on me proposait alors dans les années pas plus réelles que je vivais. Que m'importaient la mort des autres, l'amour d'une mère, que m'importaient son Dieu, les vies qu'on choisit, les destins qu'on élit, puisqu'un seul destin devait m'élire moi-même et avec moi des milliards de privilégiés qui, comme lui, se disaient mes frères. Comprendait-il, comprenait-il donc ? Tout le monde était privilégié. Il n'y avait que des privilégiés. Les autres aussi, on les condamnerait un jour. Lui aussi, on le condamnerait. Qu'importait si, accusé de meurtre, il était exécuté pour n'avoir pas pleuré à l'enterrement de sa mère ? Le chien de Salamano valait autant que sa femme. La petite femme automatique était aussi coupable que la Parisienne que Masson avait épousée ou que Marie qui avait envie que je l'épouse. Qu'importait que Raymond fût mon copain autant que Céleste qui valait mieux que lui ? Qu'importait que Marie donnât
20	aujourd'hui sa bouche à un nouveau Meursault ? Comprendait-il donc, ce condamné, et que du fond de mon avenir... J'étouffais en criant tout ceci. Mais, déjà, on m'arrachait l'aumônier des mains et les gardiens me menaçaient. Lui, cependant, les a calmés et m'a regardé un moment en silence. Il avait les yeux pleins de larmes. Il s'est détourné et il a disparu.
25	Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entraînait en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à
30	souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.
35	
40	
45	
	<i>L'Etranger</i> , épilogue II-5, Albert Camus, 1942.